

LE TEMPS

DU BOUT DU LAC ABONNÉ

Et si la Suisse n'existait qu'en français?

OPINION. Même si elle n'est que temporaire, la nouvelle majorité latine du Conseil fédéral est une manifestation de l'ouverture sur le monde supérieure des Romands, grâce à leur langue, estime notre chroniqueur Alexis Favre



Elisabeth Baume-Schneider le jour de l'élection, Berne, 7 décembre 2022. — © Gabriel Monnet pour Le Temps



Alexis Favre

producteur d'«Infrarouge» (RTS)

Publié vendredi 9 décembre 2022 à 07:40
Modifié vendredi 9 décembre 2022 à 12:59

Depuis le 7 décembre, mercredi à 10h23, la Suisse des institutions frissonne. La Suisse fédérale, à la fois solide et tiraillée, centrifuge et centripète, une et si divisible. Cette Suisse bernoise qui ne tient qu'à un fil, nous disent la légende et la Constitution, le fil des équilibres fragiles. Tantôt budgétaires, tantôt régionaux, ici linguistiques.

Elle frissonne parce que la voilà latine. Presque méditerranéenne, n'ayons peur de rien. Trois francophones et un Tessinois au Conseil fédéral. Une majorité, une première, une aventure, un vertige. Désormais sous la Coupole, quand il s'agira de gouverner, de prendre des décisions graves, de peser le pour et le contre, de négocier serré avant de communiquer ensemble le mercredi, c'est en français qu'on pourrait faire affaire. Et c'est une grosse affaire. Qui ne pourra pas durer, préviennent déjà les raisonnables.

On peut, en les suivant, craindre ou admettre que la vraie Suisse – celle des Audi grises avec des immatriculations de fin d'alphabet – ne tolérera pas longtemps un exécutif qui ne lui ressemble tellement pas qu'il ne parle pas la même langue. Mais alors on ne se fera pas de souci pour elle, la majorité reprendra la main quand elle le voudra.

En attendant, et par-delà les considérations chauvines, jurassiennes, francophones ou romandes, on peut aussi y voir un phénomène inéluctable. Qui nous arrange, c'est vrai, mais qui nous échappe autant qu'il échappe aux Audi grises. Et qui ne me fera pas que des amis, mais tant pis: il se trouve que sur la carte du monde, les Romands sont mieux lotis que les Suisses allemands. Je suis désolé de le dire sans faire de détour et je vais m'expliquer, mais c'est comme ça.

Pour se différencier de leur grand voisin allemand, qui a longtemps traîné une sale réputation, les Suisses allemands se sont mis à parler frénétiquement suisse-allemand. Le réflexe est compréhensible et leur a certainement permis de s'organiser à satisfaction, entre membres d'une sorte de club – ou serait-ce une classe affaires? – exclusive dans tous les sens du terme.

Mais ce choix de l'entre-soi a engendré pour eux une sorte de double éloignement du monde. En cultivant leur exceptionnalité, ils ont pris leurs distances avec l'univers germanophone, devenu lui-même périphérique sur la scène globale, n'en déplaît aux Bismarckiens nostalgiques. Même Ursula von der Leyen le sait: l'allemand n'est pas une langue internationale.

Pendant ce temps, aux Breuleux comme à Genève, les Romands ont continué de parler français. Et puisque sur les pistes de ski, les Suisses allemands s'obstinaient à ne pas comprendre leur mauvais *Hochdeutsch*, ils ont appris l'anglais. La francophonie n'est plus ce qu'elle était, on en conviendra. Mais l'un dans l'autre, la Suisse romande est devenue, pour la Suisse tout court, une sorte de sas vers l'extérieur. Peut-être même une ligne de vie.

Tôt ou tard, on l'a dit, le *Bundesordinaire* retrouvera sa place au Conseil fédéral, en allemand majoritaire. Mais le frisson aura eu lieu. Et, oui, les choses ont changé.

Chronique précédente: [Si Elon Musk a raison, alors il a tort](#)

Le Temps publie des chroniques et des tribunes – ces dernières sont proposées à des personnalités ou sollicitées par elles. Quelles soient écrites par des membres de sa rédaction s'exprimant en leur nom propre ou par des personnes extérieures, ces opinions reflètent le point de vue de leurs autrices et auteurs. Elles ne représentent nullement la position du titre.